
Coppo, Piero. -- *Les guérisseurs de la folie. Histoires du plateau dogon. Ethnopsychiatrie*. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, 1998, 163 p. (« Les empêcheurs de penser en rond »).

Sandrine Musso-Dimitrijevic



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/185>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.185

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISBN : 978-2-7132-1356-4

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Sandrine Musso-Dimitrijevic, « Coppo, Piero. -- *Les guérisseurs de la folie. Histoires du plateau dogon. Ethnopsychiatrie*. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, 1998, 163 p. (« Les empêcheurs de penser en rond »). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 158 | 2000, mis en ligne le 02 mai 2003, consulté le 05 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/185> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.185>

Ce document a été généré automatiquement le 5 février 2021.

© Cahiers d'Études africaines

Coppo, Piero. -- *Les guérisseurs de la folie. Histoires du plateau dogon. Ethnopsychiatrie.* Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, 1998, 163 p. (« Les empêcheurs de penser en rond »).

Sandrine Musso-Dimitrijevic

Ce « petit livre rouge », loin d'être un manifeste empli de certitudes, est le fruit d'un projet quasiment « thérapeutique » pour son auteur : raconter les cinq jours ayant précédé son départ de Bandiagara en pays dogon. Ce récit est donc aussi l'occasion de parfaire un « travail de deuil ». Le ton de l'ouvrage en est parfois nostalgique, mais aussi souvent drôle, et toujours sincère.

Neuropsychiatre et psychothérapeute, Piero Coppo a été de 1986 à 1990 le coordinateur de l'équipe pluridisciplinaire et internationale du centre de médecine traditionnelle de Bandiagara. Ce centre est né d'un programme de coopération technique¹ destiné à introduire la médecine traditionnelle dans les structures sanitaires de base. L'auteur retrace dans l'avertissement le contexte scientifique et politique de ses premières interrogations sur les liens entre culture, société et prise en charge de la folie.

De multiples thèmes sont abordés dans le cadre d'un récit qui tâche de reproduire « aussi fidèlement que possible les temps et les modes du récit africain », des guérisseurs au fonctionnement quotidien du centre en passant par l'évocation et la description de rituels funéraires et thérapeutiques. Sont également évoquées d'autres histoires de l'Histoire : celles de la fondation des villes, des luttes intestines entre Dogon et Peuls, celle enfin, de la colonisation. Le dernier chapitre rend compte d'événements plus récents, de la guerre menée contre les Touaregs aux émeutes de 1990, ayant débouché sur la chute du régime de Moussa Traoré.

L'inventaire ne saurait rendre compte de la richesse de l'ouvrage. Deux thèmes plus particulièrement sont abordés. Le premier, celui du « mythe des Dogon » souligne le statut particulier de ce groupe dans l'histoire de l'africanisme, en même temps qu'il illustre une question épistémologique plus vaste. En second lieu le récit dogon, non pas d'un mythe, mais de « leur » deuxième guerre mondiale, est évoqué car sa retranscription constitue sans doute l'un des « temps forts » de ce livre.

Les Dogon qui vivent sur le plateau malien sont en effet des sortes de « totems » de l'anthropologie africaniste en particulier, et de l'ethnologie française en général. Le 31 mars 1931, le départ de la fameuse mission Dakar-Djibouti « est une date décisive, non seulement dans la carrière de Griaule mais dans l'histoire de l'ethnologie française qui, comme discipline de terrain, trouve là son acte de naissance officiel »².

À l'appui d'observations de terrain concernant, entre autres, les représentations de la maladie, observations développées ailleurs³, l'auteur affirme : « Il nous est souvent arrivé de ne pas retrouver ce que nous avons lu dans les livres des ethnologues » et souligne, après d'autres auteurs⁴, que l'aventure de Griaule sur le plateau « n'aurait pas débouché sur la découverte d'une culture africaine, jusque-là insoupçonnée, mais sur la construction d'un mythe composite, échafaudé aussi bien par les Blancs que par les interprètes et les informateurs locaux, beaucoup plus présents et plus actifs que les chercheurs ne l'imaginaient : une construction où se côtoient confusions, inventions et transcriptions de la réalité, fragments de mythes européens et africains amenés par les uns et les autres ».

Quelques anecdotes du livre montrent encore les « effets sociaux » de ces mythes et leur utilisation stratégique, voire ironique, dans l'objectif du développement de l'économie touristique. L'utilisation stratégique de la culture dogon a également été soulignée par Jacky Bouju, qui analyse la création en 1992, à Bamako, de l'Association malienne pour la protection et la promotion de la culture dogon, Ginna Dogon, comme une stratégie de légitimation des pratiques politiques et économiques des fonctionnaires et hommes d'affaires dogons⁵.

La totalité achevée, la parfaite cohérence dans laquelle vivent, pensent et se pensent les Dogon serait donc un mythe issu de l'interaction des intentions intéressées des informateurs, et des attentes et projections des anthropologues⁶. Les analyses de l'auteur à ce propos font du « mythe des Dogon » un cas d'école au sein de ce que Jean-Pierre Olivier de Sardan a appelé l'« espace de la surinterprétation » en anthropologie, dont l'obsession de la cohérence constitue une des figures récurrentes⁷.

Loin d'être figée et univoque, la réalité décrite par l'auteur est aussi mouvante que polymorphe : le devin Ambakêné lit les traces laissées par le renard sur le sable et les interprète devant des journalistes et chercheurs occidentaux en fixant la caméra de télévision italienne. Grande est également son habitude des photographes. Les augures sont bonnes, mais son travail d'enseignant à l'école, où il risque une réprimande du proviseur s'il a un retard, l'empêche d'assister au sacrifice du veau et à la consommation de sa chair par des enfants mâles non circoncis comme il l'a prescrit. D'autres guérisseurs, « parmi les plus célèbres du pays », défilèrent couverts d'amulettes en 1991 pour venir au secours du régime... Là encore, l'auteur illustre l'inanité des catégorisations complaisantes et duales en termes de « tradition » et de « modernité », en exemplifiant la « contemporanéité »⁸ des stratégies discursives et pratiques des guérisseurs⁹.

À la profusion d'études ayant contribué au « mythe dogon » s'oppose la rareté de matériaux disponibles sur l'histoire sociale de la Deuxième Guerre mondiale du « point de vue de l'indigène ».

Le récit de Mamadou Kansaye vient combler en partie cette absence. Ami de l'auteur, Mamadou Kansaye, chef des chasseurs du plateau, vieillard de noble ascendance, a en effet été fonctionnaire du gouvernement français et, un temps, du Mali indépendant. Recruté par l'armée française avec une affectation dans les « tirailleurs », il a combattu en Europe pendant la Deuxième Guerre mondiale aux côtés des alliés. Il nous relate les conditions de son enrôlement en 1933, le racisme et le mépris quotidien de certains « Blancs », l'utilisation des « tirailleurs », sans formation préalable et mal armés, comme « chair à canon » dans une guerre dont les causes leur restaient en grande partie obscures.

Fait prisonnier par les Allemands en 1940 avec Senghor, il participera, après s'être enfui en 1941 (et après un périple allant de Dakar à Tripoli, Djibouti, Tunis, Bizerte et Naples), à la libération de Paris. C'est le moment entre autres de la découverte de certaines « étranges et barbares » pratiques culturelles, « épouiller et raser les femmes », par exemple. Si Mamadou a maintenant la vie sereine d'un vieillard tenant un hôtel-bar à Bandiagara, sa narration « brute », vivante et touchante fait un singulier écho à d'autres « histoires » plus contemporaines : celles des actuelles conditions de vie et difficultés en France des « sans-papiers », la plupart du temps ressortissants de l'ancien empire colonial, fil(les)s et peti(te)s-fil(le)s de ces mêmes « tirailleurs » dont une partie de l'histoire nous est relatée.

Les « histoires », non seulement des guérisseurs, mais de tous les Dogon de ce livre vont bien au-delà de la question de la variance ou de l'invariance de la structure psychologique et des phénomènes psychothérapeutiques, au fondement de la rencontre de l'auteur avec le Mali. C'est toute la complexité des héritages et des réalités d'une société, de ses tensions et conflits actuels, dans le contexte de la récente « transition démocratique », qui nous est contée. C'est aussi, pour l'auteur, une façon de traiter « le thème fondamental du travail de toutes ces années : celui de la rencontre avec l'Autre, de l'indispensable effort pour le connaître en dépassant les stéréotypes et les peurs ». C'est enfin l'illustration de la pertinence et de la fécondité d'une ethnopsychiatrie contextualisée¹⁰.

NOTES

1. La division de Médecine traditionnelle de l'Institut national de la recherche en santé publique du Mali, la direction générale de la Coopération au développement du ministère des Affaires étrangères italien et l'Institut de psychologie du Conseil national de recherche italien.
2. Cf. M. Izard, « Griaule Marcel », in P. Bonte & M. Izard (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991.
3. Cf. P. Coppo & A. Keita (dir.), *Médecine traditionnelle. Acteurs, itinéraires thérapeutiques*, Trieste, « E », 1990.

4. W. E. A. van Beek, « Dogon Restudied : A Field Evaluation of the Work of Marcel Griaule », *Current Anthropology*, XXXII (2), 1991, pp. 139-167. Cité par l'auteur. Voir aussi J. Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts, 1996.
5. J. Bouju, « Tradition et identité. La tradition dogon entre traditionnalisme rural et néo-traditionnalisme urbain », *Enquête*, 2, 1995, pp. 95-117.
6. C'est à partir d'une critique semblable de la notion de « mythe », que certains vont jusqu'à proposer d'abandonner l'utilisation de ce terme en anthropologie. Cf. J.-L. Siran, *L'illusion mythique*, Le Plessis-Robinson, Institut d'édition Sanofi-Synthélabo (« Les empêcheurs de penser en rond »), 1999.
7. J.-P. Olivier de Sardan, « La violence faite aux données. De quelques figures de la surinterprétation en anthropologie », *Enquête*, 3, 1996, pp. 31-59.
8. Selon l'expression de Marc Augé.
9. Sur l'ambivalence de ces catégories et leur mise en perspective dans le cadre d'une anthropologie de la « modernité religieuse » en Afrique, voir J.-P. Dozon, *La cause des prophètes. Politique et religion en Afrique contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.
10. Sur les dangers d'une pratique décontextualisée de l'ethnopsychiatrie, voir Y. Jaffré, « L'interprétation sauvage », *Enquête*, 3, 1996, pp. 177-190.